





Ce qui reste...



Isaac Kyungu Banza Lesa

# Ce qui reste...

thriller

Heptade

## DU MEME AUTEUR

*La cigale qui chante*

*Rose et Spleen (œuvre collective)*

*Philosophie en question : Discours argumentatif sur la philosophie*

*Espoir de nos aurores : Lettre à une femme*

*Lobiko, chant pour mon pays : cri d'un peuple qu'on bâillonne*

*Anthologie de biographies et œuvres des philosophes : Manuel à l'usage des  
chercheurs en philosophie*

*William Kyungu Banza Lesa, le fil invisible : Lettres d'expectative d'un  
père désespéré*

*Six mois peut-être : Anne*

*De la brièveté de la vie : Ce que Sénèque aurait pu écrire au 21ème siècle*

*Essence des idées : Une anthologie commentée*

*Une vie ne suffit pas : plaidoyer pour ceux qui aiment la vie*

*Le temps de l'innocence : Ne grandis pas...*

*Poèmes insurgés*

*Comme font les oies, à paraître*

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur, de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

©Les Éditions Heptade, 2025

editionsheptade@gmail.com

ISBN : 978-2-765-48546-9

Dépôt légal : novembre 2025

*J'écris pour honorer mon rendez-vous  
avec le destin. Parce que le temps laisse  
des marques, j'écris pour laisser des  
marques sur le temps. J'écris pour  
rimer littérature et culture et les  
conjuguer aux couleurs de mon époque,  
de mon temps. Parce que je crois en  
l'impact qu'a l'écriture, j'écris pour le  
changement, pour transmettre, pour  
choquer, pour plaire, pour doulouir, bref,  
pour émouvoir. Pour que mon passé ait  
à s'exprimer au-devant du présent de  
futures générations. Pour mes enfants :*  
*William Kyungu Banza Lesa et*  
*Whitney Sapalo Elombo Banza Lesa.*  
*Pour qui je fais tout ceci. Puissiez-*  
*vous, vous aussi, trouver votre voie.*





## *Chapitre premier*

Le noir, encore. Le réveil ne fut pas une transition, mais un déchirement. L'air, poisseux, m'étouffa. Ma gorge se noua sous une crispation subite. Le corps entier, saisi d'un jalonnement brutal, chuta hors de la quiétude du non-être. En lieu et place de l'obscurité coutumière, un voile opaque, presque amer, filtrait la mince aube qui s'ébrouait à l'unique fenêtre. Ce fut là, à considérer sans attention ce plafond qui n'était pas le mien, que le doute, lent par l'entremise d'un froid pénétrant, s'installa. Mon échine, alors, se raidit ; mon organe vital, pris d'une frénésie sans objet, vint marteler ma carotide, inscrivant la fièvre jusque dans le tympan. Ma chambre. Le terme, simple, portait l'écho creux d'un mensonge que mon être tout entier répudiait. Une inertie plus asphyxiante qu'une mousse, plus lourde qu'un linceul, m'avait clouée à la paille. Ce vide, plus viscéral qu'interstellaire, creusa dans mon ventre un trou d'air glacé, l'abîme au centre même du souvenir. Pendant de longues minutes, tandis que l'enveloppe tremblait seule, je demeurai prisonnière d'un mutisme intérieur, ma volonté suspendue.

L'impératif de l'action, cru et simple comme une décharge électrique, s'imposa. Il fallut une résistance acharnée pour dérober le corps à l'emprise du matelas, tâtonner jusqu'au mur aveugle, heurter l'angle obtus d'un meuble hostile, avant que l'interrupteur, sous la pression frénétique du doigt, ne lâche sa parcelle de clarté terne. Enfin tirée de la pénombre ! La simple idée de résolution ralentit l'emballement de mon cœur parti au galop. Sur l'unique couche défaite, les draps crème, parsemés de motifs floraux sans caractère, ne réveillaient qu'un écho vacant. Certes, ils étaient familiers, mais de la manière qu'un objet aperçu jadis chez un lointain parent l'est. Mon acuité, cherchant un point d'ancrage, buta sur une commode. Celle-ci, d'un bois trop clair, trop cérémonieux, exhalait l'odeur maniaque de la cire d'abeille – une propreté qui repoussait toute intimité. Les tiroirs lisses, dépourvus de poignées, semblaient dissimuler leurs mystères avec une froide suffisance.

Mais où suis-je ?

Une onde sombre, moins vague qu'une coulée, s'engouffra dans chaque cellule. Car là gisait le vrai gouffre. Le trou qui n'était pas intersidéral mais organique : l'enchaînement des heures précédentes, le sommeil, la veille, la tenue, le repas, tout s'était dérobé. Nulle image, nulle certitude. Seule l'incapacité d'articuler un cri, la gorge trop nouée, condamnait le mutisme. Par les tremblements convulsifs de l'échine, la vérité se donnait, crue : être séquestrée par l'absence de soi. Du premier geste que je pus articuler, je m'engonçai dans le premier vêtement disponible. Sous la manche écrue de cette robe, une tache de vin, souvenir acariâtre d'un rire de fille l'hiver passé, in-

fusa soudain une tiédeur dans ma poitrine, moins physique que mémorielle. Ce mince filet de lucidité déchira l'opacité. Chaussant les pantoufles pourpres à pois gris, je brisai le palier.

Le bruit. C'était le son le plus important que j'avais produit depuis le réveil, et il me frappa avec la violence d'une détonation. Briser le palier n'était pas un simple faux pas ; c'était un acte de sédition sonore. J'avais violé le silence impeccable de l'institution. J'attendis, le corps figé, les pantoufles pourpres à pois gris ancrées au sol. J'attendis la réaction, le claquement d'une porte, le bruit de pas, l'arrivée de la sentinelle invisible. Mais il n'y eut rien, seulement le vide acoustique qui s'épaississait autour de moi. Ce silence était une menace plus grande que n'importe quelle réponse armée. Il signifiait que ma présence n'était pas une surprise, mais une donnée attendue.

J'avais choisi la robe et ses pantoufles pourpres comme une armure dérisoire, le seul uniforme qu'une femme pouvait revêtir pour affronter l'oubli. La tache de vin était une amulette, une ancre sensorielle qui prouvait que la vie avait eu lieu et que l'anéantissement n'était pas total. Elle me donnait le courage de regarder la porte.

La porte. Elle se dressait, massive, dans l'ombre portée de la lumière terne. Elle n'était pas seulement une sortie ; elle était le symbole de la frontière entre le mensonge de l'intérieur et l'inconnu de l'extérieur. Je m'approchai, la main tendue, hésitant à toucher la surface. Je m'attendais à la froideur du métal, mais elle était d'un bois lourd, vernis et sans histoire. Elle ne portait aucune éraflure, aucune marque de vie. Elle était aussi anonyme que la commode.

Je la contournai avec la lenteur d'un insecte explorant une toile. Mon attention maniaque se fixa sur la serrure. Elle était propre, neuve, et complexe. Pas une simple poignée, mais un mécanisme de sécurité qui criait la détention. Je me penchai, tentant de décoder les rainures, de trouver le jeu qui pourrait la désarmer. Mes doigts effleurèrent le métal, et je sentis une chaleur inattendue. Quelqu'un était-il passé récemment ? Cette chaleur était-elle le résidu d'un contact humain, ou la simple température ambiante ? Mon esprit, hyper-vigilant, transformait chaque donnée thermique en indice de trahison.

Il me fallut me résigner. Tenter la serrure maintenant serait une folie. Mon objectif n'était pas l'évasion immédiate, mais l'évaluation du périmètre. Je devais d'abord savoir où j'étais, quel monde m'attendait de l'autre côté de la fenêtre. Je reculai, laissant la porte à son silence accusateur. L'environnement m'enseignait sa propre règle : ne rien forcer, ne pas révéler ma main. La véritable lutte n'était pas contre la mémoire, mais contre la patience calculée de mes geôliers. L'impératif était désormais la fenêtre.

Au-delà du bois, la quiétude régnait. Non pas l'absence, mais la suspension minérale de l'air. Pas un tic-tac, pas un suintement de robinet : le temps lui-même s'était figé, un bloc de quartz froid qu'aucun cadran ne pouvait cisailier. Après le couloir, déambulé bras tendus dans l'obscurité revenue, l'appartement s'ouvrit en un geste ample et étrange sous l'éclairement chiche d'un nouvel interrupteur. La cuisine, d'une blancheur clinique et d'un ordre maniaque, s'opposait au bloc sombre de la salle à manger. Là, une table d'iroko, lacérée de griffures anciennes, portait le poids d'un temps étranger. Pourtant, en levant

mon champ de vision, la vue fut happée. Au plafond dé-plafonné, se balançait le lustre.

Mon lustre.

Ce mot, murmuré plus qu'articulé, était la bombe que je n'avais pas vue venir. Le lustre. Pas un lustre similaire ou du même style, mais mon lustre. L'objet le plus intime, le témoin des repas de famille, des chuchotements tardifs et des éclats de rire enfantins. Il pendait là, au-dessus d'une table d'iroko qui n'était pas la mienne, dans un décor qui criait le mensonge.

Reconnaissable entre toutes les vanités par cette arabesque ocre, ce galbe de pétale, et l'ombre qu'il projetait jadis – la feuille irrévérencieuse qui avait fait pouffer mes enfants adolescents. Les enfants. Le souvenir de leurs rires, projetés par cette feuille irrévérencieuse, devint une douleur physique, une constriction dans ma gorge. Ce n'était pas le lustre que je reconnaissais, c'était le temps qu'il avait abrité. Ce métal et ces cristaux avaient été les témoins silencieux de ma vie de mère, de mes joies et de mes faiblesses. Et maintenant, ce témoin était ici, dans cette cage de luxe factice, transformé en preuve de ma spoliation. Comment, me demandai-je, au creux du doute le plus âpre, l'objet qui avait présidé à tant de rires pouvait-il siéger dans cette hostilité ? La réminiscence était là, charnelle, défiant la réalité. L'objet familier, loin d'apporter l'apaisement, fissurait l'édifice de ma décomposition. L'analyse, tranchante, siffla l'incertitude : je n'étais pas chez moi. Or, c'était là le plus cruel : quelqu'un d'autre détenait la clé de ma captivité.

Le temps se figea. La lumière, amère, pesait du poids d'une heure désancrée. Mon corps, alourdi d'une inertie qui n'appelait que l'oubli, cherchait l'angle mort, le recoin

de la pièce où l'existence pouvait s'éteindre. J'attendais. Non pas le pardon, mais la sentence. Une silhouette d'homme, découpée dans la pénombre. Une voix, complice lointaine de mon naufrage.

— Elle arrive.

— Qui ? Qui arrive ? Qui êtes-vous ?

— Pourtant, nous nous connaissons. Tu es écrivain. Je suis W. Lessah, ton avocat.

— Et la femme censée arriver, qui est-ce ? demandai-je.

— Une experte, plus affûtée que moi. Ton avocate. Elle va t'assister.

Assister. Le mot, pointu, n'était pas un bouclier, mais le tranchant qui m'offrait à la lame. La gorge se fit subitement de cendre, la peau, une serpillière froide. Mes pieds, lestés comme ceux d'un portefaix sous une charge létale, répercutaient la trépidation. Quand la sonnette perça le silence quelques secondes plus tard, la seule réponse fut une crispation tétanique. Qui venait frapper ? Une inconnue. Mais Lessah, mon prétendu avocat, promettait l'assistance. Une honte primaire me fit camoufler mes paumes ruisselantes et convulsives sous la morsure de mes aisselles. Je sentais la robe comme une carapace étouffante. Je m'avançai, pas de reptile, vers l'ultime rempart. Elle était ma dernière chance de dérober le réel au cauchemar. En touchant le bois, je ne priais pas le salut, mais l'absence de la mort. Je regardai par l'œilleton. Elle était là.

Sa silhouette se découpait dans la lumière terne du palier. Quarante ans n'avaient laissé sur elle que la rigueur. Sa robe, blanche et de coupe impeccable, épousait sa stature longiligne. Elle tenait un sac à main, cuir souple, sa

main ferme le tendait presque comme une arme. À Sa face, une croix rouge était inscrite. Elle n'était pas là pour le réconfort, mais pour l'achèvement. Son visage, encadré par des cheveux d'ébène coupés courts, était une carte de guerre. Les fines lignes aux yeux, le sillon des sourcils, les plis de la bouche étaient des cicatrices, preuves d'une bataille jamais finie. Le visage était scellé, protégé par un masque de professionnalisme. Le regard surtout, perçant, froid, scannait l'âme. Il n'y avait là ni pitié, ni empathie. Il rendait sa présence aussi étrange que le silence d'une maison dans laquelle on avait tout emporté. Elle dégageait cependant la certitude. Je lui ouvris la porte.

— Bonsoir.

— Bonsoir. Entrez, je vous en prie.

— Je suis Martha. Lessah m'a exposé votre dossier.

Les mains à peine ancrées sur ses hanches, Martha se campa au centre du salon. Son regard balaya la pièce d'un mouvement lent et chirurgical. Il partit de l'échafaudage de la bibliothèque familiale pour s'attarder sur l'amoncellement anarchique de livres sur la table basse, puis les journaux froissés au pied du fauteuil, comme si chaque détail exigeait une notation d'infamie. Les sourcils, à peine soulevés, dessinaient une ride fugace de réprobation, tandis que ses lèvres, à peine jointes, semblaient retenir un verdict acerbe. Elle tenait une posture verticale, celle du chef de régiment. L'environnement autour d'elle lui parut d'une désorganisation insupportable.

— La pièce est un cloaque. Une déroute.

— Je sais. Je me sens comme un gibier traqué.

— Asseyez-vous. Je ne suis pas venue pour le jugement. Seulement pour vous assister dans votre défense.

— Voyez-vous, c'est la première fois que l'on m'impute un homicide. Je n'en ai aucune connaissance. J'ignore le motif, l'accusation, la raison...

Son regard, qui ne m'abandonnait pas, me coupa le souffle. Je fis choir un livre du tas. Le bruit, sec, fut l'interruption.

— Vous êtes médecin ? interrogea-t-elle.

— Non.

— Biologiste, pharmacienne ? Ces médicaments sur la table.

— Oh, j'ignore comment ils ont pu y échouer.

— Je vois. Et ceci ? Vous écrivez ?

— Oui. Rien d'intéressant jusqu'à présent.

— Encore un de vos « nombreux succès » ?

— Ça va se décider.

— Et ces escarpins, à quelle fin ?

— Je les astique. Une catharsis, oserais-je dire.

Martha esquissa un mouvement des lèvres. Il n'était pas réconfortant. Elle s'approcha du manuscrit, resté ouvert, que je n'avais pas eu la présence d'esprit de sceller. Tel un objet contaminé, Martha souleva délicatement le livre du bout des doigts.

— C'est une intrigue d'homicide... Cela est intéressant. Vous semblez maîtriser le sujet. L'affaire de votre meurtre paraît complexe.

Je ne répondis pas. La tiédeur de la flatterie me frôla sans susciter de réponse. Elle reposa le manuscrit.

— On murmure qu'elle serait articulée à plusieurs autres homicides. Les journaux le clament.



Je m'adossai au fauteuil, dérochant sans brutalité mon manuscrit de son champ de vision.

— Je ne... Je n'en avais pas connaissance.

Martha savait trop. Avait-elle mené une enquête propre ? Ses regards étaient une ingestion. L'intuition d'une connivence avec Lessah me pinçait la nuque. Je devais la contrer. Je jetai un regard sur mon propre manuscrit, le suppliant de me fournir le mot juste. Il se tut, complice muet. Je l'éloignai de moi. Un silence, gorgé de touffeur, s'installa. Comme si elle décryptait ma substance, Martha me fixait, n'offrant aucune échappatoire. Mes yeux, devant tant de fixité, s'abaissèrent. Je glissai mes mains sans point d'appui sur le bois lisse de la table, le geste lent d'un corps cherchant sa contenance.

— Je reviens. J'aurai une tenue plus propre, plus adaptée.

Je m'étais donc absentée, revenant quelques minutes plus tard, dans un déshabillé léger. Je tirai un fauteuil de ma salle à manger. Martha, dont les yeux étaient des questions contenues sur le point de déborder, m'attendait. C'était un besoin viscéral qui donnait un souffle haletant à l'air ambiant.

— Alors, éclairez-moi sur la victime.

— La victime ? Je n'en ai aucune connaissance.

— Entendez-vous par là ?

— Que je ne la connais pas. Aucun mobile retenu contre moi, aucun lien direct établi, aucune preuve n'était l'accusation policière. J'ai simplement été, dirais-je, piégée.

— Piégée ? Je crains que vous ne soyez convoquée dès cette nuit pour témoigner.

— Que dites-vous ? Les journaux le mentionnent ?

— Cessez la facétie. Je ne suis pas là pour le divertissement, mais pour le travail.

— Alors, travaillez, Martha.

Je me tins debout, arpentant la pièce. Témoigner signifiait l'affrontement. Mon dos fut parcouru d'un froid qui n'était pas celui de la température. Les yeux de Martha étaient un feu sans flamme, une étreinte muette, un amour si violent qu'il se faisait torture. Essayant de récupérer ma contenance, je réussis à m'immobiliser. Je m'assis, de nouveau face à elle.

— Ces pilules demandent un peu d'eau, me dit-elle.

— Vous avez déjà soif ?

— Elles ne s'avalent qu'avec l'eau. Je reviens.

Elle revint avec un verre d'eau qu'elle déposa un peu plus loin sur la table d'iroko. Mon regard, indiscret, l'examinait.

— Pouvons-nous continuer, enfin ? me demanda-t-elle.

— Oui, Martha, excusez-moi.

— Je comprends. Continuons.

Elle sortit des dossiers. J'y lus : « trois pilules » flèche « neuro.... » flèche « ... évolution... état ? » flèche « cure... ». Je regardai vite ailleurs. Son calme portait une force troublante. Son silence ponctuait ses phrases. Je restai figée, décryptant la véritable nature de cette femme.

— Un témoin de dernière minute, dites-vous ?

— Un témoin de toute dernière minute. Il affirme avoir été sur le lieu de l'incident.

— Un incident !? Mais quel incident? Non, cela est impossible.

— Pourtant, cela est. Il pourrait apporter une dernière clarté à votre déclaration.

— Un instant. Soyons cohérents. Premièrement, un témoin, où ? Je l'ignore. Un incident, quand, comment, par qui ? Je l'ignore. Et comment cela se lie-t-il à l'homicide dont on m'accuse ? Martha, quel rapport établissez-vous entre ma mise en cause et votre maudit témoin et incident ?

Mon poing s'abattit sur la table, sans la faire sursauter.

— Vous le connaissez, ce témoin ? demandai-je, retrouvant ma froideur.

— Non. Seul le centre a reçu l'information. Il est en route pour être entendu dans quelques heures.

Le centre ? Le tribunal, sûrement.

— Mais je dis la vérité. Ma déclaration est exempte de mensonge. Il m'a sollicitée, puis nous avons dormi. À mon réveil, il était mort. C'est mon alibi.

— Ce « il », portait-il un nom, au moins ?

— Cela est toujours flou.

Je me penchai légèrement vers le sol, un appel à l'aide silencieux et douloureux. Je revins à la surface.

— Kay. Je crois bien qu'il se nommait Kay. Je ne me souviens de rien d'autre. Je ne le connaissais plus que de nom.

— Et de corps, peut-être ?

— Qu'insinuez-vous par corps ?

— Des liaisons extraconjugales avec ce Kay. Ne signiez-vous pas des autographes sur sa peau, loin des regards ?

— Ma déclaration n'a aucun mensonge.

— Votre déclaration est lacunaire. Il me manque des détails, et c'est dans ces détails que réside l'authenticité de votre récit.

— Vous me prenez pour une idiote ? On m'accuse d'un meurtre que je n'ai pas commis ! Vous entrez avec une théorie d'incident que j'ignore, et vous parlez d'un témoin censé tout bouleverser ?!

— Bénissez le ciel d'être encore libre et de m'avoir rencontrée. Car lorsque le témoin déploiera sa vérité, ce sera l'arrêt immédiat et vous croupirez jusqu'à la fin de vos jours.

— Je suis séquestrée ici, sous surveillance constante, et vous, vous m'accusez de mensonge ?

— Soit vous vous lamentez, soit vous rassemblez les détails pour conférer de la véracité à votre déclaration.

Martha disposa des dossiers. Je m'éloignai, car sa théorie m'enveloppait d'un linceul. Elle m'invita à me rasseoir.

— J'aimerais que vous m'expliquiez votre rencontre avec Kay.

— Volontiers.

Mon roman venait de paraître. Ma tournée littéraire, épuisante, m'avait menée jusqu'à Likasi. Kay y était de passage. Il lisait tous mes livres.

— Bonjour, Christelle », m'avait-il dit avec une rareté de sourire.

— Une dédicace, peut-être ? lui avais-je demandé.

— Bien sûr.

— Une phrase en particulier ?

— Laisse opérer la magie. Laisse-toi guider par ton cœur.